

“ Je le regardai fixement,  
 “ — Vous l'avez donc bien aimée ? ” lui dis-je.  
 “ Ce fut lui, à son tour, qui plongea dans mes yeux ses regards acérés.

“ — Oui, je l'ai bien aimée, me dit-il d'une voix lente et avec un accent incisif, oui, je l'ai bien aimée, et cela ne doit pas vous étonner.”

“ Je reculai involontairement comme quelqu'un qui vient de recevoir un coup en pleine poitrine.

“ — Pourquoi donc ? demandai-je en me remettant.

“ — Parce que Mariannic est assez belle pour qu'on comprenne la violence de l'amour qu'elle peut inspirer. Ne la trouvez-vous donc pas jolie ?

— Mais... si fait... répondis-je, elle est gentille.”

“ D'Estournal haussa les épaules.

“ — Elle est si charmante, reprit-il, et vous l'avez trouvée telle même au premier abord, que vous en êtes demeuré tout abasourdi, sans pouvoir prononcer un mot.

“ — Moi ?

“ — Eh oui, rappelez vos souvenirs, et dites si je mens. Et la preuve c'est que lorsqu'elle fut partie vous êtes revenu contempler la place où quelques secondes plus tôt vous aviez failli la fouler aux pieds de votre cheval.”

“ Je lui saisis les mains avec violence :

“ — Quoi ! m'écriai-je, vous savez...”

“ — Pardieu ! répondit-il en riant ; j'étais à quelques pas, dans un bouquet du bois voisin, quand l'événement a eu lieu. J'ai assisté à toutes les jolies péripéties de la scène ; j'ai vu votre cheval franchir la haie et sauter par-dessus mademoiselle de Louédoc ; j'ai vu Mariannic s'évanouir, je vous ai vu lui prodiguer vos soins, enfin j'ai presque entendu vos paroles. Je me suis montré suffisamment discret, j'espère en n'allant pas m'immiscer dans vos affaires ? J'ai attendu que vous fussiez seul, et je suis venu à vous pour vous serrer les mains d'abord et vous parler ensuite de l'aventure, mais, aux premiers mots, j'ai compris que vous vouliez garder la discrétion la plus absolue, et alors je n'ai pas insisté. Au reste, je ne vous eusse jamais parlé de cela si tout à l'heure le hasard de la conversation ne m'avait poussé à dire ce que j'avais vu. D'ailleurs, franchement, je ne pense pas vous avoir déplu, certes cela était loin de ma pensée.”

“ Je serrai les mains que d'Estournal me tendait.

“ — Je ne vous en veux pas, cher ami, lui répondis-je. Si je n'ai pas parlé moi-même de cet incident de route, c'est que mademoiselle Mariannic me l'avait défendu.”

“ — Ah ! dit-il, elle vous avait défendu, très-bien, très-bien, je comprends.

“ — Quoi donc ?

“ — Ce que vous venez de me dire, cher ami.”

“ D'Almoy et les autres nous rejoignirent alors, la conversation cessa, et je pris congé de la société en promettant de revenir le lendemain.

“ Je rentraï à Châteaulaudrin préoccupé de ces ricanements, de ces railleries qu'avait incessamment provoqués le nom de mademoiselle de Louédoc : l'image de Mariannic ne s'effaçait pas de mon esprit, et plus je pensais à la jeune fille, plus je la trouvais belle.

“ — Ah ! me disais-je en franchissant le seuil de la maison, pourquoi est-elle fiancée à mon frère ? ”

“ Puis, j'ajoutais :

“ — Si elle ne l'aimait pas.”

— Oh ! interrompit l'abbé avec un accent réprobatif, cette pensée était indigne.

Le blessé tourna vers lui son œil dont le regard était voilé par une larme. L'abbé se sentit profondément ému :

— Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers, murmura-t-il.

## II

## MERLEHÜE.

— Pardonnez-moi, monsieur, l'exclamation qui est sortie involontairement de mes lèvres, reprit l'abbé après un cours

silence. Je suis ici pour entendre et non pour juger. D'ailleurs, s'il y a un crime, ainsi que moi le fait présager ce que je viens d'entendre, il y a eu évidemment punition, il y a certainement repentir, Dieu est grand et sa clémence est sans bornes.

Puis se tournant vers la jeune fille :

— Continuez, mon enfant, poursuivit l'abbé. Je vous écoute.

“ Je venais de franchir le seuil de la grande porte, poursuivait la lectrice, et je m'avancai, les regards rivés sur les fenêtres de l'appartement qu'habitait mademoiselle de Louédoc.

“ Dans la cour, je trouvai mon valet auquel je confiai le cheval, et un autre domestique qui m'éclaira jusqu'à ma chambre. Tandis qu'il allumait les bougies placées sur la cheminée, je l'examinai machinalement. Sa physionomie me paraissait absolument inconnue.

“ — Eh mais ! lui dis-je, est-ce que vous êtes nouveau ici ? Depuis mon arrivée il me semble ne vous avoir pas encore vu.

“ — Monsieur a raison, me répondit-il ; monsieur ne m'a pas encore vu, car je n'étais pas venu à la maison depuis l'arrivée de monsieur. D'ailleurs, je ne suis pas au service de M. de Louédoc. Il m'emploie quelquefois, car je suis sans place, mais je ne viens pas régulièrement à la maison. Ce soir, c'est Jacques, votre valet avec lequel je causais, qui m'a dit de rester avec lui. J'ai accepté, car cela m'a procuré l'honneur de servir monsieur.”

“ Je regardai le domestique : le drôle me salua avec humilité.

“ — Comment te nommes-tu ? lui demandai-je sans trop savoir pourquoi je lui adressais cette question.

— Merlehüe ! me répondit-il.

“ Oh ! si monsieur voulait me prendre à son service...”

“ Je congédiai le valet sans lui répondre. Le lendemain, mon frère avait été obligé de se rendre à Guingamp. Je passai, à peu près seul, toute la matinée auprès de Mariannic. Elle me sembla plus belle et plus charmante qu'elle n'avait jamais été... Je passai là des heures délicieuses, et je sentis grandir dans mon cœur la passion qui s'y était allumée.

“ Je ne sais si Mariannic s'aperçut à quelques expressions brûlantes, de ce qui se passait en moi, mais elle devint soudainement moins expansive : elle fut plus froide et elle parla exclusivement de mon frère qu'elle adorait.

“ Aujourd'hui, quand je me rappelle ce qui se passait alors en moi, je sens la honte, la douleur, le remords me torturer l'âme. Oh ! misérable que je suis...”

“ Tandis que cette belle et pure jeune fille me parlait de son union prochaine avec celui qu'elle aimait, avec mon frère, la jalousie me mordait le cœur et je me prenais à haïr celui qui m'était attaché par les liens du sang...”

“ Le soir je montai à cheval pour me rendre auprès de d'Estournal. J'étais heureux de ce moyen de distraction dont j'avais si fort besoin. Au moment de partir, Jacques, mon valet, me demanda la permission de ne pas m'accompagner, me priant de le laisser remplacer par son nouvel ami Merlehüe. Il était fort indisposé, disait-il.

“ Je consentis, sans attacher aucune importance à ce remplacement, et je partis avec Merlehüe. Quand j'arrivai chez d'Estournal, je trouvai la compagnie plus nombreuse et en plus belle humeur que la veille. Ma venue fut saluée avec des acclamations flatteuses.

“ — Pourquoi n'as-tu pas amené ton frère avec toi ? me demanda d'Estournal en nous mettant à table.

“ — Oui, ajouta Laure, amenez-le donc. Un marin sera le bienvenu parmi nous. D'ailleurs, cela lui fera passer gaie-ment les quelques jours de liberté qui lui restent encore.

“ — Je ne le lui ai même pas proposé, répondis-je.

“ — Et pourquoi ? me demanda-t-on.

“ — Parce qu'il n'eût pas accepté.

“ — En vérité ! C'est donc un moine que ce marin-là.

“ — Charles n'a pas le même caractère que moi, répondis-je. Il n'y a jamais eu entre nous communauté de goûts, de plaisirs, ni même d'habitudes.